

son cœur je ne sais quel affreux soupçon, je vous en supplie, ne me quittez pas ainsi.

— Il le faut, Marguerite, la nuit est venue, et j'ai encore une personne à voir dans ce pays avant mon départ. Heureusement la lune va se lever et il n'y a pas loin d'ici à Saint-Saturnin.

— Saint-Saturnin ! qu'allez-vous faire à Saint-Saturnin ?

— Je vais embrasser une dernière fois votre digne curé, ce bon abbé Raynal, la seule personne avec vous qui conserve quelque souvenir de moi dans ces montagnes.

— Philippe, Philippe, n'allez pas à Saint-Saturnin.

— Pourquoi ?

— La comtesse allait répondre, lorsqu'un valet du château accourut précipitamment :

— Qu'est-ce ? s'écria-t-elle.

— Pardon si je dérange madame la comtesse, dit le valet, qui semblait tout effaré ; mais le père Nicoud vient d'arriver de la ville noire.

— Et bien ! reprit Marguerite de Pradines, dont une angoisse cruelle vint bouleverser les traits.

— Madame la comtesse, il est condamné à mort.

— Condamné ? dit la jeune femme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Condamné ? murmura le chevalier, qui donc ?

— Dites au père Nicoud que je l'attends ici, reparti vivement la comtesse. Puis se tournant vers M. de Fontane :

— Mon pauvre ami, dit-elle, ces vêtemens de grand deuil que je porte ne vous ont-ils pas averti qu'un nouveau malheur est venu fondre sur ma tête ? Mon frère a été assassiné dans la montagne, le soir de la Toussaint, et son meurtrier, ou du moins celui que tout semble accuser, vient d'être condamné à mort, ainsi que vous l'avez entendu.

— Ce meurtrier, quel est-il donc ? balbutia le chevalier les yeux hagards et d'une voix à peine articulée.

C'est M. le curé de Saint-Saturnin.

— Le curé de Saint-Saturnin, dites-vous ? s'écria M. de Fontane en se frappant le front de ses deux mains. Condamné ! lui ! Il ne doit pas mourir, Marguerite, c'est impossible ! Il est innocent. Un cheval ! un cheval ! pour l'amour de Dieu, un cheval !

— Que voulez-vous dire ? Vous m'épouvanterez !

— Je veux dire que c'est moi qui suis le meurtrier du baron de Pradines ! Vous voyez bien maintenant, Marguerite, que je ne puis pas être votre mari. Oh ! venez ! faites-moi vite donner un cheval ! que je parte à l'instant. Mon Dieu ! pourvu que j'arrive assez à temps pour le sauver

et prendre sa place, sa place qui m'appartient, car je suis le meurtrier !

En parlant ainsi, Philippe de Fontane s'était mis à courir au château, laissant la comtesse pâle, glacée d'effroi et presque inanimée. Trois minutes à peine s'étaient écoulées qu'on le vit ressortir du château sur un cheval qu'il lança au galop dans la direction de Saint-Flour.

A ce moment, le père Nicoud s'approcha de la comtesse et lui dit en pleurant :— Madame la comtesse, je n'ai pu le retenir, mais il n'arrivera pas à temps.

[SUITE ET FIN AU PROCHAIN NUMÉRO.]

LE SIFFLET.

Dans mon enfance, à l'âge de sept ans, quelques bons amis ayant rempli mes poches de petites monnaie certain jour de congé, je me dirigeais vers un magasin de jouets d'enfants, quand j'entendis sur ma route le bruit d'un sifflet qui était entre les mains d'un autre enfant. Ce joujou excita ma convoitise, et j'offris tout mon argent pour l'obtenir. Je revins aussitôt sur mes pas, et je fis résonner mon sifflet par toute la maison, sans penser, dans mon enthousiasme, que je troublais la tranquillité de mes parents. Mes frères, mes sœurs et mes cousins, en apprenant le marché que j'avais fait, me dirent que j'avais payé ce sifflet quatre fois plus que sa valeur. Ils se moquèrent beaucoup de mon extravagance, de sorte que je pleurai d'impatience, et je réfléchis ensuite à toutes les bonnes choses que j'aurais pu avoir avec le surplus de l'argent. Cette réflexion me causa plus de chagrin que le sifflet ne m'avait procuré de plaisir.

Mais le souvenir qui en resta gravé dans mon esprit fut pour moi, dans la suite, une excellente leçon, de sorte que souvent, quand j'étais tenté d'acheter quelque bagatelle, je me disais : " Ne paie pas trop cher un sifflet ", et je conservais mon argent.

Quand je devins plus grand, à mon entrée dans le monde, je pus remarquer bien souvent bon nombre de personnes " qui payaient trop cher un sifflet. "

Si je voyais un homme rechercher des faveurs passagères, sacrifier tout son temps aux levers d'un prince, son repos, sa liberté, la vertu, et peut-être ses amis, pour obtenir ces faveurs, je disais en moi-même, " Cet homme paie un sifflet beaucoup trop cher. "

Si j'en voyais un autre ambitionner la popularité, se lancer dans les intrigues de la politique, négliger ses propres affaires et se ruiner par